

343. Londres, Jeudi 16 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Famille Guizot](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Politique \(France\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1840-04-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je vous ai quittée hier ayant encore je ne sais combien de choses à vous dire. Pourquoi vous quitter jamais ? Mais voilà qui est convenu. Nous nous écrirons tous les jours, sauf le dimanche [...] Je vous ai quittée hier ayant encore je ne sais combien de choses à vous dire. Pourquoi vous quitter jamais ? Mais voilà qui est convenu. Nous nous écrirons tous les jours, sauf le dimanche [...]

Publication Inédit

Information générales

Langue Français

Cote 933, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

343. Londres Lundi 16 avril 1840, 933

9 heures

Je vous ai quittée hier ayant encore je ne sais combien de choses à vous dire. Pourquoi vous quitter jamais ? Mais voilà qui est convenu. Nous nous écrirons tous les jours, sauf le dimanche.

Seulement, je vais chercher un troisième commissionnaire pour ne pas écraser les deux premiers. Nous pourrions, je crois, nous écrire une fois la semaine par la poste directement à notre adresse. Nous aurions soin de nous écrire discrètement ce jour-là. Vous m'écririez ainsi le vendredi et je recevrais votre lettre le dimanche, car je ne puis avoir le dimanche que les lettres à mon adresse directe. Je voudrais bien qu'il fût convenu aussi que lorsque

vous ou moi, nous désirerons quelque chose, l'un de l'autre, nous nous le dirons tout simplement sur le champ avec la ferme confiance qu'à moins d'impossibilité matérielle ou morale cela se fera, se fera avec joie, et que s'il y a vraiment impossibilité, nous la reconnaîtrons tous les deux. Est-ce convenu ? Si vous étiez là, je vous dirais bien autre chose.

Vous avez raison. Le rapport du Duc de Broglie excellent. Je ne m'étonne pas que le duc de Noailles ne vous en ait pas beaucoup parlé. Il n'y a pas entre eux grande bienveillance. Le Duc de Broglie m'écrit : « Le rapport a eu succès dans la chambre. Elle était curieuse à regarder. C'était la première fois qu'elle se trouvait à pareille fête, c'était pour la première fois qu'une commission lui donnait son avis sur la question de savoir, s'il convenait de soutenir un ministère ou de le renverser. En m'écoutant, chacun en avait la chair de poule ; mais la chambre s'est sentie assemblée délibérante ; elle s'est comptée pour quelque chose. C'est le sentiment qui a prévalu en définitive, et qui a fini par faire explosion. J'ai reçu des félicitations des plus timides et des plus mécontents. Je crois avoir réussi, à tenir très haut et très ferme le drapeau de la coalition et celui de la conservation. Et ce n'était pas une petite affaire que d'entraîner toute une commission à professer nettement le gouvernement parlementaire dans toute sa rigueur. Quant au ministère, il n'est content qu'à demi ; les conditions du pacte sont si nettement posées, les paroles ont été recueillies et enregistrées, avec tant de solennité qu'il craint que cela ne le compromette avec la gauche. La est le mal pour ce qu'il a de mauvais et le bien pour ce qu'il a de bon. »

Il doit y avoir beaucoup de vrai dans cette impression. Si j'en juge par ses journaux la gauche elle-même ose à peine se plaindre du rapport et proteste bien timidement contre ce qui lui déplaît.

Mon dîner savant s'est très bien passé, Excellent et bien servi de l'avis général. 18 convives. Mon surtout est trouvé charmant. On n'en a employé hier que la moitié. J'ai prodigué les lumières. Ici, on ne sait pas éclairer. Décidément nous causons amicalement et avec plaisir, Lord Aberdeen et moi. Lord Jeffrey, grand juge en Ecosse, est un des hommes les plus spirituels que j'aie rencontrés ici.

4 heures

J'ai reçu ce matin de Thiers une dépêche qui m'a obligé à une longue réponse. Toute ma matinée a été prise. Ce n'est pas commode de traiter de loin des affaires où une parole dite à propos ou hors de propos peut donner ou ôter le succès.

Ma petite Pauline, à un rhume qui n'en finit pas ; des bouffées de fièvre dans la journée. Mon médecin me mande qu'il lui met un vésicatoire volant. Je crois qu'il a raison ; mais cela me tourmente. Ah, que la vie est elle-même une fièvre sans cesse

rénaissante ! On s'en défend, en s'en guérit, on y retombe. Il n'y a de repos que dans l'éternité. Je suis très actif encore, mais très fatigué.

Bourqueney ira vous revoir. Certainement il a l'esprit juste et fin. Il est à moi autant qu'il peut être à quelqu'un. Il est à moi par sa raison et par son goût. Mais ni la raison, ni le goût ne gouvernent toujours les hommes. Il faut se contenter de cette possession incomplète et précaire. Je m'en contente partout, excepté...

Tout le monde part pour la campagne. Lord Lansdowne et Lord Mahon seraient partis hier s'ils n'avaient dîné chez moi. Je profiterai de ces vacances pour courir un peu pour voir. Je n'ai encore rien vu Westminster, St Paul, la Tour, les Archives, les Collections. J'ai chez moi depuis avant-hier le neveu de Mad. Récamier, M. Lenormant qui vient passer à Londres ses vacances. Je verrai pour lui montrer. Les journaux Anglais de ce matin me donnent de petits extraits du duc de Noailles, et de Thiers à la Chambre des Pairs. Je suis impatient de lire le tout. Ce n'est pas sans importance pour moi.

Je dîne lundi, chez le lord Maire, à Mansion-house et le 2 mai à un grand dîner que la Royal Academy donne au Cabinet et au corps diplomatique le jour d'ouverture de l'Exposition des tableaux. On dit qu'il faudra un petit speech aux deux endroits. Si je parlais pour mon compte et en mon nom cela ne me déplairait pas. Je dirais quelque chose. Mais au nom du corps diplomatique, pour tous, cela m'ennuye et j'ennuierai.

Adieu. J'ai à écrire encore à ma mère. Souvenez-vous que vous avez me répondre sur votre santé et sur autre chose aussi. Parlez de moi, je vous prie à M. de Pablen. Je voudrais qu'il sût que je suis charmé de le savoir à Paris. Adieu, Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 343. Londres, Jeudi 16 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/301>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur343

Date précise de la lettreJeudi 16 avril 1840

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

